

[Boris Schreiber, « L'Iran des grandes nostalgies », *Le Monde*, 1^{er} octobre 1973].

L'Iran des grandes nostalgies

Le grand port du caviar, quasi russe jadis, iranien aujourd'hui. La promenade du bord de mer évoque Leningrad ou Yalta avec ces hauts réverbères et ces kiosques à musique style 1900. La mer Caspienne est bleue de loin, grise de près. Quant au sable, il est noir et il est couvert de voitures qui roulent à toute vitesse en rasant l'eau. Pour aller où ? Elles se suivent sans interruption, klaxonnent, dérapent, repartent. Et des vaches de petite taille semblant parfaitement indépendantes se baignent avec componction. Curieux spectacle que celui de Bandar Palahvi.

C'est vendredi. La foule mâchonne des graines de tournesol (exemple russe ?) et envahit la promenade, les escaliers illuminés par le soleil couchant. Comme partout en Orient, les immeubles, les payés [sic] se délitent ; les terrains vagues ont tendance à proliférer. Et le caviar ? J'ai pu visiter une usine gardée telle une caserne (soldats, camions, mitrailleuses). On craint, m'a-t-on dit, un attentat : des bombes dans le caviar. On en aurait trouvé, ai-je cru comprendre. Le directeur de l'usine m'a fait remplir un questionnaire et j'eus droit à une visite guidée, mais sans la moindre « dégustation ».

Pourtant, les gens sont accueillants, généreux. Ils me l'ont prouvé, Bandar Palahvi étant l'étape ultime - avant mon retour sur Téhéran - de mon périple iranien. Le caviar devient-il trop précieux ? Car les esturgeons auraient une fâcheuse tendance à émigrer vers les côtes de l'U.R.S.S.

Cette population de la Caspienne semble avoir un niveau de vie légèrement supérieur à celui du reste de l'Iran, la région, ici, tardivement peuplée, étant assez riche. Une différence religieuse s'y ajoute : les Caspiens sont sunnites, la religion officielle ici étant chiite. L'écart entre ces deux approches de la croyance musulmane est considérable, aboutissement - aujourd'hui pacifique - de luttes séculaires.

Et tandis que je m'enfonçais dans la jungle proche de la frontière soviétique, j'évoquais les déserts qui forment l'essentiel du paysage iranien. Contraste saisissant.

À Téhéran, ce contraste est parfaitement localisé : l'Albourz, ses neiges éternelles, domine une ville à la chaleur sèche, dure. Au pied de la montagne s'étagent les villas somptueuses, presque invisibles sous les frondaisons de leurs parcs. L'eau ici abonde : les fleurs, les piscines privées reçoivent celle de l'Albourz ; c'est le nord de la ville, luxueux. On pense aux descriptions de Gobineau. L'aristocratie n'a rien perdu de son sens de l'hospitalité, j'en sais quelque chose, de sa culture française, j'en sais quelque chose aussi. Et leur amertume – ils m'en ont longuement parlé – devant l'indifférence à leur égard du gouvernement français.

Quant à l'eau. Il n'en reste presque rien lorsqu'elle atteint les faubourgs du sud, piaillant sous le soleil. Que de problèmes pour ce pays ! Son vernis occidental pourra être symbolisé par les femmes qui, portant le voile, le « shador » traditionnel, sont dessous en mini-jupe. Ou bien par ces quartiers où alternent le modernisme des grands centres et les échoppes de la tradition. Laquelle reprend tous ses droits dès que l'on quitte Téhéran.

Il faut, pour atteindre Ispahan et Chiraz, prendre la route assez bien goudronnée qui traverse le désert. Tout est ocre : les montagnes surgissent comme d'énormes ventouses proches, lointaines, proches à nouveau, couleur de désert. Qu'en dire ? Qu'il est infini, qu'il défie l'horizon ? La plupart du temps il annihile ces masses montagneuses qui le font ressembler aux steppes de l'Afghanistan. Les oasis y accusent d'étonnantes teintes vertes ; On roule sans fin, on fait étape dans de pauvres masures, où le thé bout en permanence sur des cendres, et toute la famille assise autour en tailleur vous regarde boire. Par moments, les tentes noires des nomades apparaissent. On traverse des

villages, des villes que jadis ces nomades terrorisaient, agglomérat de maisons cubiques posées à même le sable.

Ce sont parfois des villes religieuses, saintes, interdites aux étrangers surtout en période de pèlerinage. Mon insistance à vouloir pénétrer quand même – en short – dans la grande mosquée de Quoum (tellement impressionnante) faillit me coûter cher. Mais j'ai pu, dans d'autres mosquées – celle aux miroirs à Chiraz – voir, mesurer le fanatisme des croyants. Des foules assez misérables se traînant à genoux, s'inclinant, se frappant le front. Et cette mosquée, que des miroirs à facettes recouvrant les murs et les plafoinds rendaient rutilante... Quant à la châsse du martyr chiite, elle disparaissait sous les billets de banque.

Toujours ces contrastes... Car la foi, les déserts, les nomades entretiennent des rapports complexes. Les déserts n'eurent pas toujours une telle extension. Dans l'antiquité et sous les dynasties gréco-parthes, sassanides et arabes, le paysan iranien était connu pour son habileté, son art du « jardinage ». L'invasion mongole du treizième siècle l'a ruiné. Les fragiles oasis ayant été anéanties, les déserts prirent leur place et les paysans, pour se nourrir, de sédentaires devinrent nomades.

Ce sont eux que l'on voit aujourd'hui et ils posent un grave problème au gouvernement, ce nomadisme étant une plaie pour l'agriculture. Alors on « sédentarise » les nomades, par la force au besoin. Au lieu de planter leurs tentes dans le désert, ils les plantent dans les faubourgs miséreux des villes... Et les déserts sont toujours là.

Peut-être donnent-ils au paysage une lumière qu'ailleurs on ne voit pas. Des clartés blanches et ocres semblent attacher l'horizon. Et cette lumière rejoint celle de l'Iran éternel : elle a suscité le mazdéisme antique que symbolise le feu, mythe et mystique à la fois. C'est pour le préserver, l'alimenter, que l'Iran, au cours de son histoire, a provoqué tant d'incendies « spirituels » depuis l'hérésie manichéenne jusqu'à la révolte du « Bab » qui, voici deux siècles, prêcha : « Les deux Testaments et les deux Corans. »

Les vestiges de ces paroxysmes se retrouvent dans les déserts plus que dans les monuments. Ils sont pourtant beaux, tels la place Shah Abbas à Ispahan, ou le tombeau de Hafez à Chiraz. Mais au désert l'élan mystique reprend le dessus, lui, qui donne à l'Iran sa véritable personnalité. Sa foi chiite le distingue des autres pays musulmans, plus attachés à la lettre du Coran qu'à son esprit. Le graphisme de ses mosquées aussi. Une sorte d'abstraction lyrique les anime, ailleurs inconnue. Jusqu'aux vignobles de Chiraz : un pays musulman produisant du vin !

Cette originalité, cette personnalité si chère aux Iraniens, la géographie même les aide à la préserver. Le tracé des routes par exemple si peu rationnel, mais qui s'explique par la peur ancestrale des Mongols : elles faisaient – et font toujours – de grands détours pour éviter les régions « occupées ». Jadis, les routes achéménides allaient tout droit (on cite celle de Suse à Sardes) ; jadis, la koïne perse établissait (premier exemple connu), une justice, un droit à la mesure de l'homme. Depuis, la peur, la barbarie ont régné, et aujourd'hui ce pays tente lentement de récupérer ce qu'il a perdu, non pas les terres (Azerbaïdjan, Afghanistan) ou l'espace antique de l'Indus à la Méditerranée, mais les éléments de sa spiritualité.

Ici règnent les grandes nostalgies : la mystique, la poésie, la beauté. Certes, il y a le reste. Mais enfin ! En flânant dans Ispahan, Chiraz, ces jardins, cette paix... De l'immense mosquée verte on passe dans d'étroites ruelles. Les gens vous sourient, vous invitent à pénétrer chez eux : et vous vous trouvez devant une table surchargée de friandises qui sont là constamment ! À tout hasard. On est loin de l'Occident. On est loin aussi des luttes fratricides qui ensanglantèrent la région voici trois siècles ; ces sectes : moutons noirs, moutons blancs, bonnets rouges. Leur souvenir s'est effacé presque. Mais celui des grands poètes est toujours honoré.

Il faut aller sur la tombe de Hafez à Chiraz pour comprendre. Des gens de toute condition s'y recueillent. Une musique joue entrecoupée de poèmes de Hafez, qu'une voix d'homme et de femme

récite alternativement. Les fleurs embaument, les oiseaux pépient. Les gens feuilletent les poèmes de Hafez, qui sont là, sur une table de marbre : ils y voient, paraît-il, leur avenir. Foule mélangée, bien vêtue ou en loques. Au soleil couchant, ce jardin et ce tombeau ont des colorations fantastiques. Oui, on est très loin des foules occidentales et des tombes de nos poètes presque toutes à l'abandon...

Et puis, on aperçoit, par-delà ces fleurs, cette verdure, les teintes ocres du désert et des montagnes qui cernent la ville. Il faut s'y rendre aussi pour connaître l'Iran et ses contrastes. J'ai donc poursuivi ma route de Chiraz au golfe Persique. Le mot « route » d'ailleurs est mal choisi : il s'agit d'une piste ahurissante, sentier muletier élargi, dont les courts lacets grimpent à près de 2000 mètres. Il faut conduire en zigzag pour éviter les heurts de la voiture sur les rochers, les pierres. Et la chaleur torride n'arrange rien. Il me faudra neuf heures pour ces 300 kilomètres. Avant 1930, cette région était aux mains de tribus qui ou bien vous escortaient, ou bien vous gardaient des mois, dans des caravansérails où la couleur locale sans doute ne manquait pas...

1930 : c'est encore le Moyen Âge pour l'Iran. Et ces grandioses paysages, ces ponts ouvragés traversant des torrents à sec dans un décor dantesque, m'amènent enfin à Bouchir, sur le golfe Persique, port florissant au dix-septième siècle sous les Safavides, aujourd'hui ruiné. L'aspect ultime de l'Iran en quelque sorte : pas un arbre sur tout ce sable, évidemment, de petits murs qui le découpent à l'infini et où des moutons et des ânes encore plus petits que ces murs cherchent de l'ombre ; ils sont là les uns derrière les autres, cette ombre ayant à peine quelques centimètres de large. Et pourquoi ces murs ? Ils ne cernent rien d'autre que ce même sable. Un semblant de ville s'étend. Et le golfe Persique huileux ne rafraîchit pas...

Ici les contrastes se juxtaposent violemment : la misère, la jeunesse, l'eau. J'évoque ce que m'ont dit à Téhéran les amis du chah et aussi les opposants.

Flâner dans Bouchir... Dépôts d'ordures, tentes en chiffon des nomades « sédentarisés », maisons misérables. Et un grand espace verdoyant, fleuri : la caserne. Le soir sous les réverbères, les étudiants... étudient. Allongés sur la chaussée déserte ou faisant les cent pas, ils lisent, révisent, vous sourient. À côté d'eux de pauvres gosses essuient quelque pare-brise dans l'attente d'un peu de nourriture ou de monnaie. Comment juger ? Ces étudiants aussi sont pauvres, j'en ai vu sortir de ces tentes pourries. Des travaux pour Bouchir sont prévus. Tout est prévu.

Mais je songe uniquement aux impressions présentes dans cette lettre où la proximité de la Caspienne n'efface pas des paysages démesurés, un peuple hospitalier qui sourit si facilement, des mosquées, Persépolis, ces retrouvailles de l'histoire et de l'esprit. Il se dégage de tout cela un élan comme on n'en connaît plus en Occident et qu'un de leurs grands poètes du treizième siècle, Roumi, a exprimé :

La douleur vaut mieux que le pouvoir

La douleur vaut mieux que tout l'empire du monde. Cette douleur au sein de laquelle Tu appelles Dieu dans la nuit...

C'est l'heure du muezzin. Cette voix curieusement semble prolonger le poème. À travers les siècles. Et pour ceux qui connaissent l'Iran, à travers l'espace aussi.

Boris Schreiber